



HAL
open science

Le kpatiri ou gbayi, une nouvelle langue du groupe ngbandi

Raymond Boyd

► **To cite this version:**

Raymond Boyd. Le kpatiri ou gbayi, une nouvelle langue du groupe ngbandi. Yves Moñino. Lexique comparatif des langues oubanguiennes, Geuthner, pp.35-49, 1988. hal-00344525

HAL Id: hal-00344525

<https://hal.science/hal-00344525v1>

Submitted on 5 Dec 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Cette version contient quelques commentaires rajoutés à l'article publié.

LE KPATIRI OU **gbāyī**, UNE NOUVELLE LANGUE DU GROUPE NGBANDI par Raymond BOYD

1. Les "Kpatiri" sont une population centrafricaine habitant les bords de la rivière Kotto dans le région de la sous-préfecture de Mingala. Je ne dispose pas actuellement de données qui permettraient de chiffrer l'importance de cette population. [Selon L'Ethnologue – www.ethnologue.com –, il y aurait eu environ 5000 Kpatiri en 1996.]

Le linguiste africaniste ne connaît la langue kpatiri que par des références contenues dans les ouvrages de VAN BULCK et HACKETT (1956) et de TUCKER et BRYAN (1956). Les premiers rapportent l'existence de "trois villages en Oubangui-Chari sur la rive droite du fleuve Mbomu". Etant donné la situation de la grande masse de la population kpatiri, il devait s'agir de groupes périphériques habitant en pays banda ou ngbandi. Les auteurs croient que le kpatiri est apparenté. au zande, sans toutefois avoir pu consulter d'informateur. [Encore selon L'Ethnologue, il y aurait 4600 Kpatiri ou Kpatili parlant une langue proche du nzakara.]

TUCKER et BRYAN (1956) situent les "Patri" sur "le fleuve Kotto au nord-ouest du territoire occupé par les Nzakara". Cette localisation correspond aux indications de la carte de POUTRIN (1914), qu'ils citent, et en fait, à la situation réelle. Ils rattachent le kpatiri au groupe zande, citant encore les avis de POUTRIN (1914) et de van BULCK et HACKETT (1956).

Quant à POUTRIN lui-même, on ne sait s'il a jamais enquêté en pays kpatiri. Il est possible qu'il se fonde entièrement sur les rapports de JULIEN (1897), qu'il cite, pour dire que les Kpatiri "ont la même origine et parlent la même langue que les N'sakkara" (1914:70). Il remarque néanmoins qu'ils avaient "souvent" été classés parmi les populations banda, mais les sources de cette affirmation (antérieures à l'expédition de JULIEN ?) peuvent être inédites. TUCKER (1959) reproduit les traductions françaises des passages cités ci-dessus de TUCKER et BRYAN (1956) et de VAN BULCK et HACKETT (1956) et rapporte pour la première fois le nom de la langue sous la forme phonétique [kpatiʁi]. Son classement linguistique reste hypothétique en absence de liste de mots.

Lors du passage de JULIEN en 1894, les Kpatiri semblent avoir communiqué en langue nzakara, ou avoir dit qu'ils connaissaient cette langue. Faute d'enquête, le rattachement linguistique du kpatiri au nzakara a été maintenu depuis ce moment jusqu'à nos jours. Néanmoins, une recherche bibliographique ou d'archives ferait peut-être ressortir d'autres références.

2. En 1983/4, M. Buckner a recueilli une liste de mots auprès d'un lycéen kpatiri, originaire du village d'Ira Banda (situé au nord de Mingala sur la route de Bria) et poursuivant ses études à Bangassou. Cette liste montre clairement que sa langue est apparentée de près au groupe ngbandi.

Au mois de février 1985, pendant un séjour à Alindao, j'ai réalisé une enquête qui a confirmé cette parenté et a fourni les renseignements linguistiques résumés dans la suite de ce rapport. Mes informateurs étaient Ngbanginda David et Dandou Elie, collégiens à Alindao, mais nés à Mingala.

L'origine du nom kpatiri est incertaine. A Alindao, on entend la prononciation [kpàtèrɛ́], où il y a peut-être eu étymologisation par rapport au sango **kpà** 'gratter' et **tèrɛ́** 'corps'. Il faudra relever la forme de cet ethnonyme dans les diverses langues de la région. Les Kpatiri eux-mêmes ne l'emploient pas, se désignant comme **gbāyī** [gbāyī]. [Encore selon L'Ethnologue, les Gbayi se considèrent comme appartenant ethniquement aux Kpatili. Il y

aurait donc chez eux une distinction nom ethnique/nom de langue qui n'existe pas chez les Kpatili qui parlent une langue appartenant au nzakara.]

3. La parenté linguistique du gbayi avec les autres langues du groupe ngbandi est démontrée par la confrontation des lexiques gbayi, yakoma, sango (du présent ouvrage) et ngbandi du dictionnaire de LEKENS (1952). (Le lecteur trouvera en appendice à cet article un lexique supplémentaire où le terme correspondant en ngbandi, s'il en existe un, est signalé à titre comparatif).

On remarque peu de différences dans les consonnes des termes comparables. Le seul phénomène important est celui de l'absence du trait nasal à plusieurs reprises en gbayi, là où les autres langues ngbandi présentent une consonne nasale ou mi-nasale initiale, v. 'corne', 'lourd', 'ongle', 'voler' et gbayi **bīnì** /ngbandi **mbīnà** 'noir'.

De même, la dénasalisation des voyelles en gbayi est extrêmement fréquente. Elle apparaît dans des termes qui ont une voyelle nasale en ngbandi, en yakoma et même en sango, si celui-ci possède une racine comparable : 'dent', 'graisse', 'nez', 'poisson', 'queue', 'sucrer', 'voir'. Or, la dénasalisation se présente également en sango dans 'cinq', 'intestins', 'plein', 'puiser' et dans des variantes de 'panthère' et 'être pourri'. Pour certains termes, le ngbandi est la seule des quatre langues à présenter une voyelle nasale, ainsi **gō** 'cou', **gbò** 'se laver' (voir appendice).

Dans d'autres racines, on peut envisager l'hypothèse d'une dénasalisation de consonne intervocalique en gbayi : 'excréments', 'genou', 'rosée', 'sang'.

En ce qui concerne le timbre des voyelles, des correspondances parfaites existent pour les sept unités distinctives. Mais d'autres correspondances surprennent par leur irrégularité :

gbayi **i**/autres langues **a** : 'gauche', 'queue' (yakoma **ε** mais ngbandi **a**), 'ventre' et (voir appendice) 'montrer', 'souffler (vent)'.
gbayi **ε**/autres langues **a** : 'oeuf' ; voir aussi 'entendre' et ngbandi **mā** 'oreille'. Mais inversement gbayi **a**/autres langues **ε** : 'oeil', 'pied'. Cf. gbayi **a**/autres langues **ɔ** :

'long', 'peau', 'habit' (voir appendice) et gbayi **lā**/ngbandi **lō** 'prendre (plusieurs)'.
gbayi **i**/autres langues **e/ε** : 'langue', 'peur' (sauf yakoma), 'vouloir', 'coucher' (voir appendice) ; la correspondance postérieure symétrique, gbayi **u**/autres langues **o/ɔ** est représentée par 'cinq' (sauf sango), 'puiser', 'salive'.

Mais on trouve également gbayi **ε**/autres langues **e** : 'chose', 'froid' ; ainsi que la correspondance symétrique, gbayi **ɔ**/autres langues **o** : 'laver', 'personne', 'pleurer', 'saison de pluies' (aussi gbayi **ndō**, ngbandi/sango **ndō** 'en haut').

En ce qui concerne les tons, on remarque plusieurs différences entre monèmes verbaux comparables; il serait néanmoins hâtif d'essayer de tirer des conclusions, étant donné le rôle des tons dans la conjugaison verbale (§ 12) et, vraisemblablement, dans la dérivation.

Parmi les nominaux, on observe plusieurs termes désignant des parties du corps et ayant un ton haut en gbayi et en sango, face à un ton moyen en yakoma/ngbandi : 'coeur/foie', 'oeil', 'oreille', 'ventre' (le ton haut de 'dent' en gbayi est à vérifier ; ce terme apparaît dans le corpus dans un contexte qui n'est pas discriminatoire). Par contre, 'cendre', 'mari' (voir appendice) et 'queue' ont un ton moyen en gbayi, face à un ton haut dans au moins une autre langue du groupe.

4. Dans la partie du vocabulaire gbayi qui diverge du groupe ngbandi, on constate de nombreuses similarités avec les langues du groupe zande :

gá 'saison sèche', nzakara **gālá** (Téguédéré 1982)

wì 'arbre', geme **wìlì** ; cf. également Tucker (1959) pour le barambu ; et mangaya **vì**, feroge **vù** (Santandrea 1969)

ndùtù 'brouillard', nzakara **ndùtè** (Téguédéré 1982)

bógò 'colline', geme **mbógò**

mbàlà 'éléphant', nzakara **mbàlà** (Téguédéré 1982)

kòcèrè 'étoile', barambu **kùséré** (Tucker 1959)

nà 'mère', nzakara **nā** (Téguédéré 1982)

bà 'père', nzakara **bā** (Téguédéré 1982)

mbìsà 'pierre', nzakara **mbìsá** (Téguédéré 1982)

gbè 'tirer', nzakara **gbé** (Téguédéré 1982)

On se souviendra que les locuteurs du gbayi sont en contact direct avec les Nzakara; ils sont pourtant également en contact avec plusieurs populations banda, mais on trouve peu de rapprochements avec le banda dans cette partie du vocabulaire (cf. pourtant 'quatre' et deux termes à **v** (vibrante labiale) initiale, 'jeter' et 'mollet' (voir appendice)). Ces ressemblances entre le gbayi et les langues du groupe zande ne font que confirmer les résultats de l'étude dialectométrique de la famille oubanguienne (BOYELDIEU et CLOAREC-HEISS 1987).

5. Les formes canoniques des monèmes du gbayi excluent les consonnes finales et les groupes consonantiques. A cet égard, le gbayi ressemble aussi bien aux dialectes ngbandi, qu'au cas général dans la famille oubanguienne.

Dans le lexique de base, les formes cv prédominent, les formes de trois syllabes ou plus sont rares.

Le système de consonnes à l'initiale de monème se présente de la façon suivante :

m		n		ɲ		
mb		nd		ɲj	ng	ngb
p	f	t	s	c	k	kp
b	v	d	z	j	g	gb
w	v̥	l		y	h	

Parmi les consonnes antérieures (ordres bilabial et labiodental), il y a donc une opposition **w/v** :

wì [ɥi] 'arbre'/**vì** 'boyaux'

et une vibrante :

vè 'jeter'/**bè** '(le) rire'

vùtù 'mollet'/**vú(.)nì** 'blanc'

Un ordre palatal s'oppose à un ordre alvéolaire :

ɲɔ 'boire'/**nɔ** 'marcher'

mais il semble y avoir neutralisation de l'opposition **p/n** devant **i** : [ɲ] et [n] varient librement dans **ɲī** 'enfant' (ou **ɲī** 'pleuvoir'). Cette neutralisation ne se produit pas dans le cas des occlusives mi-nasales et orales :

ɲí 'plume'/**ndírì** 'parler'
jí 'faim'/**dī** 'compter'

L'existence d'une opposition entre fricatives et affriquées centrales ressort des paires :

sé 'terre'/**cē** 'plaine'
só 'percer'/**cō** 'percer'
zì 'voler'/**jí** 'faim'
zè 'personne'/**jō** 'bâton'

L'opposition **l/r** est provisoirement exclue, même si **r** s'introduit par voie de termes marginaux ou d'emprunt (cf. **rígúwá** 'tas d'ordures', dont l'initiale est à vérifier).

La continue orale palatale **y** s'oppose aussi bien à **j** qu'à **z** :

yí 'ventre'/**jí** 'faim'
yà 'épouse'/**zà** 'corne'

y tend peut-être à s'amuir devant **i**, de façon à menacer l'opposition **y/Ø** dans ce contexte; cf. :

yīrī 'vouloir'/**īrī** 'nom'
yànà 'long'/**àlà** 'regarder (?)'

Remarquons l'existence d'une triple opposition **y/h/Ø** :

yì 'souffler (vent)'/**hí** 'montrer'
è 'rire'/**hè** 'dire'
àlà 'regarder (?)'/**hàlè** 'partir'

Les trois séries occlusives présentent une opposition bilabiale/labiovélaire :

pā 'aile'/**kpà** 'gratter'
bé 'coeur'/**gbè** 'tirer'
mbó 'autre'/**ngbō** 'dos'

6. L'inventaire des consonnes à l'intervocalique est plus réduit qu'à l'initiale. Le système est le suivant :

m	n			
mb	nd		ng	ngb
p	t	s	k	kp
b	d	z	g	gb
	l	y		
v̥	r			

L'absence de **w** peut être due au caractère lacunaire des données (contrairement à celle de **h**, pratiquement inconnu à l'intervocalique dans les langues oubanguiennes). On remarque également que les fricatives antérieures ne sont pas attestées.

L'ordre palatal disparaît à l'exception de la continue orale. L'absence de **ɲ** est peut-être liée à la perte du trait nasal par rapport aux autres langues ngbandi, déjà signalée en 3. L'absence d'une mi-nasale alvéolopalatale est plus surprenante. On remarquera l'apparition d'une opposition **l/r** :

ngíli 'cheveu'/**ndìrì** 'parler'
pēre 'oeuf'/**mélē** 'sang'
fálá 'trancher'/**gbárà** 'trouver'
kpólò 'laver'/**dórò** 'avoir bon goût'

Jusqu'à présent, aucun exemple n'est attesté où **l** s'oppose à **r** entre **v₁** **v₂** (on trouve toujours **l**). Les bilabiales sont rares à l'intervocalique. On admettra l'opposition sourde/sonore sur la base de :

sāpē 'couteau' (cf. zande) /**kòbè** 'nombriil'

Les alvéolaires sont plus fréquentes, en particulier **l**, **r**. L'occlusive sourde est plus fréquente que la sonore ; l'existence de l'opposition est établie par :

ndùtù 'brouillard'/**gòdò** 'fesse(s)'

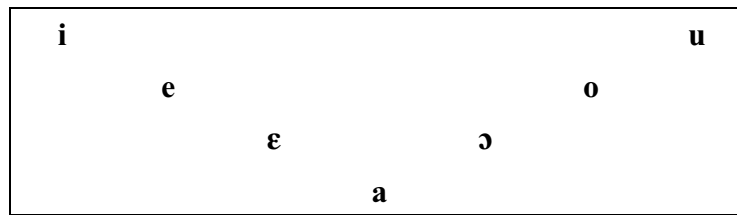
s et **z** sont relativement fréquents; on soupçonne certains termes de forme **cvs/zv** d'être d'anciens composés (cf. **wōzò** 'femme', **zò** 'personne'). Ces deux consonnes ne sont attestées pour l'instant que devant **a** et voyelle postérieure, cf. les oppositions :

mīsò 'rosée'/**sízò** 'sable'
mbìsò 'mil'/**ìzò** 'excrément'

Dans ce cas également, la sourde est plus fréquente que la sonore. Les vélaires, par contre, font exception à cette tendance, les sonores étant plus fréquentes. Les orales sont néanmoins rares, alors que la mi-nasale semble être la consonne la plus fréquente du système dans cette position (v. le rôle de **-ngv** comme suffixe, ci-dessous, § 22).

Les labiovélares ont peut-être été introduites dans le système intervocalique par voie d'emprunt (par ex. **bèngbā** 'rouge', **ngbàngbò** 'cent' ?) et renforcées par des faits morphologiques, par exemple, le redoublement devenu obligatoire (?) (**kpē(.)kpē** 'vieux').

7. Sept timbres vocaliques s'opposent dans les monèmes de la forme cv :



Exemples:

sì ' pou/'sé 'terre'
 tè 'calebasse'/té 'dent'
 mē 'sein'/mà 'lune'
 k̄ā 'champ'/k̄ō 'mari'
 k̄ó 'boule de manioc '/k̄ó 'mort'
 l̄ō 'se tenir debout'/ l̄ū 'planter'

Dans les monèmes de forme **cvcv**, $v_1 = v_2$ est admis et courant pour toutes les voyelles.

Si $v_1 = v_2$ et $v_1 = i$, v_2 peut être toute voyelle d'arrière (sauf **u** (?), qui n'est pas attestée), ou **a**.

$v_1 = e$ n'est pas encore attestée, mais on reviendra sur cette combinatoire ci-dessous.

Si $v_1 = \epsilon$, v_2 peut être la voyelle postérieure du même degré (**ɔ**), ou **a**.

Si $v_1 = u$, v_2 peut être la voyelle antérieure du même degré (**i**), les voyelles postérieures (**o**, **ɔ**), ou **a**.

Si $v_1 = o$, v_2 peut être la voyelle antérieure de même degré (**e**). Voir plus loin les précisions concernant cette combinatoire.

Si $v_1 = \text{ɔ}$, on s'attendrait à trouver $v_2 = \epsilon$, ou **a**, combinaisons non encore attestées ; en fait, on trouve $v_2 = i$.

Lorsque v_1 est phonétiquement [a], v_2 peut être choisie parmi les voyelles de deuxième et de troisième degré (**e**, **ɛ**, **ɔ** (?), **o**). Or, on observe également des termes avec [ɔ] en position v_1 et **i**, **u** en v_2 , tels [yə̀lú] 'vent', [lálí] 'ciel' et le nom de la langue [gb̄ȳĩ]. On peut donc proposer pour ces termes l'écriture phonologique **yàlú**, **lálí** et **gb̄āȳĩ**. Remarquons par ailleurs que le terme 'ciel' risque d'être un composé de **lá** 'oeil', **lí** 'soleil'.

Il reste à déterminer s'il existe des monèmes du type [i/ucə], s'opposant aux combinaisons déjà attestées. Dans le cas affirmatif, les monèmes comme [mbísà] 'pierre', [kúpà] 'fer', devront s'écrire phonologiquement sous la forme **mbésà**, **kópà**.

Les formules suivantes résument les restrictions sur la combinatoire vocalique qui se dessinent dans les données disponibles :

1) v_1 antérieure, $v_1 \neq v_2 \Rightarrow$
 v_2 postérieure ou **a**.
 opposition **i/e** neutralisée en position v_1 .
 v_1 fermée (**i**) \Rightarrow
 v_2 plus ouverte que v_1 .
 v_1 non fermée (**ɛ**) \Rightarrow
 v_2 de même degré ou **a**.

Cette formulation suppose la non-existence des combinaisons **icɛ** (v_2 antérieure), **icu** (v_2 du même degré) (?), **ɛcu** (v_2 plus fermée) et l'absence d'oppositions **icv/ecv**.

2) v_1 postérieure, $v_1 \neq v_2 \Rightarrow$
 v_1 fermée (**u, o**) \Rightarrow
 v_2 antérieure et de même degré,
 ou postérieure et plus ouverte que v_1 .
 v_2 non fermée (**ɛ, a, ɔ**) \Rightarrow
 opposition **u/o** neutralisée en position v_1 .
 v_1 non fermée (**ɔ**) \Rightarrow
 v_2 est antérieure ou **a** (?).
 l'opposition **i/e** est neutralisée en position v_2 (?).

Cette formulation prévoit la non-existence des combinaisons **oci, ocu** (v_2 plus fermée) et **ɔcu** (v_2 postérieure) et l'absence des oppositions **uca/oca** et **ɔci/ɔce**. Par contre, elle présente les combinaisons non attestées, **uce, oce, ocɔ** comme admissibles (en fait, **kòcèrè** 'étoile' fournit un exemple de **oce** en trisyllabe).

3) $v_1 = a \Rightarrow$
 $v_2 =$ n'importe quelle voyelle.

L'examen d'un lexique étendu permettra de rajuster ces formules et de vérifier si les deux asymétries constatées dans les données disponibles se maintiennent, à savoir,

1) l'asymétrie progressive/régressive : les possibilités combinatoires d'une même voyelle sont différentes selon qu'elle se trouve en position v_1 ou v_2 (par ex., la combinaison { **i, u** });

2) l'asymétrie antérieure/postérieure : les voyelles postérieures en v_1 se combinent avec un plus grand inventaire de v_2 que les voyelles antérieures.

8. L'existence d'une variante combinatoire plus fermée de **a** en présence de voyelles de premier degré rappelle la situation en zande. Le système zande est néanmoins plus symétrique : la variante fermée se trouve dans toutes les positions vocaliques et la présence de **i, u** entraîne également une variante plus fermée de **ɛ, ɔ**. En plus, une dissociation des deux variantes de la voyelle d'aperture maximale s'est produite, probablement avec le concours d'emplois idéophoniques, de telle façon que la plus fermée a acquis un statut phonémique, lui permettant d'apparaître comme seule voyelle dans un monème. Ce sont ces faits qui justifient l'emploi d'un trait distinctif de tension vocalique dans la description du système zande.

9. Il existe des monèmes aussi bien verbaux que nominaux ayant la forme cv_1v_2 . Le corpus contient les séquences ouvrentes **ea, ɛa, ɔa**, mais dans certains cas, **-a** est sans doute un morphème suffixé (cf. §§ 21-22). Il semble que les oppositions de voyelles radicales fermées (**i/e, u/o**) se neutralisent lors du rajout d'un tel morphème, mais ce point reste à vérifier.

Ni les séquences fermantes ni les séquences de même degré ne sont attestées en position finale; les premières peuvent néanmoins apparaître lorsque la marque du pluriel **à-** précède un nom à initiale vocalique; la réalisation de ce préfixe semble être centralisée devant une voyelle radicale de premier degré.

10. Les verbes dont la forme lexicale est $c\acute{v}_1\grave{v}_1$ semblent présenter une voyelle longue dans la forme à ton haut (voir § 12). On ne constate pas d'autre cas de voyelle longue.

11. Le schème tonal des verbes gbayi a été déterminé dans le cadre : sujet **wō** 'il' + verbe ± complément + **zī ndē** (marques aspectuelles). On observe trois classes tonales principales :

B (**$c\grave{v}, c\grave{v}c\grave{v}$**)
M (**$c\bar{v}$**)
HB (**$c\acute{v}, c\acute{v}_1\grave{v}_1/c\acute{v}_1\grave{v}_2, c\acute{v}c\grave{v}$**)

Le classement de la forme **$c\acute{v}c\grave{v}$** parmi les schèmes HB est provisoire. Elle peut représenter en fait une variante du schème M; le schème HB serait alors à attribuer à des formes rares comme **fálâ** 'trancher'. On remarque en effet que le dernier ton des verbes **$c\acute{v}c\grave{v}$** peut devenir moyen devant un ton bas suivant et que l'abaissement lié à la forme négative (§ 17) donne également **$c\grave{v}c\bar{v}$** . Cette interprétation semblerait en outre plus satisfaisante compte tenu de la fréquence relative des schèmes.

12. Le ton haut a une fonction dans la conjugaison verbale comme marque d'un aspect actuel : ainsi, **$c\grave{v}, c\bar{v}, c\acute{v}$** se neutralisent en **$c\acute{v}$** dans cet aspect, de même que **$c\acute{v}c\grave{v}$** et **$c\acute{v}c\acute{v}$** en **$c\acute{v}c\acute{v}$** . Il reste à déterminer si cette marque est compatible avec l'emploi des particules (**zī**) **ndé**. Si oui, il faudra se servir d'un autre cadre afin de savoir s'il existe un schème tonal verbal supplémentaire, H, qui resterait invariable.

13. On observe les schèmes tonaux nominaux suivants :

B (**$c\grave{v}, c\grave{v}c\grave{v}, c\grave{v}c\grave{v}c\grave{v}$**)
M (**$c\bar{v}, c\bar{v}c\bar{v}$**)
H (**$c\acute{v}$**)
HM (**$c\acute{v}_1c\bar{v}_1, c\acute{v}_1c\bar{v}_2, c\acute{v}c\bar{v}$**)
HB (**$c\acute{v}c\grave{v}, c\acute{v}c\acute{v}c\grave{v}$**)
BM (**$c\grave{v}c\bar{v}$**)

BH (c̀vć)
 MB (c̀vc̀)
 MH (c̀vć)

On peut envisager la possibilité d'une distribution complémentaire de H et de HM. Les cinq derniers schèmes sont moins fréquents ; et les deux derniers, assez rares. **lândē** 'village' est exceptionnel et peut-être un composé à l'origine.

Il semble exister deux sous-classes des noms à schème B et M. En position N₁ dans une construction associative immédiate (N₁ + N₂ = Déterminé - Déterminant), le dernier ton de certains noms est élevé au niveau haut par ex. :

dàlè 'tête' > **dàlé ngbō** 'tête de serpent'
gòdò 'fesses' > **gòdó pī** 'fesses d'enfant'
īrī 'nom' > **īrī āyà** 'nom de ma mère'
tī 'bras' > **tí zè** 'patte de panthère'

On remarquera que, contrairement au cas du yakoma (cf. BOYELDIEU 1975), les nominaux de structure **cv** ne semblent pas pouvoir porter un schème tonal lexical modulé.

14. Les noms dont le dernier ton lexical est non bas tendent à prendre un ton modulé final (HB ou MB) lorsqu'ils se trouvent en fin de syntagme nominal; une exception apparente :

yí dans **yí dū zū** (intérieur trou là) 'dans le trou'

où la modulation se présente en début et en fin de syntagme. Dans beaucoup de cas, elle semble ne pas être obligatoire. Aucune règle n'a pu être dégagée, mais une modulation finale est nettement moins fréquente pour le sujet d'une prédication locative (X (est) + locatif), que pour le sujet d'une prédication verbale (X + verbe).

15. Les pronoms sujet sont:

	S	PL
1	mī ~ mē	álénè ~ ánè (inclusif), álémē (exclusif)
2	mò	álémò
3	wō	álà

wō n'est employé que pour les êtres humains. Les êtres non humains doivent être représentés par un sujet nominal (qui peut être **yé.dè** 'cette chose, cela', cf. § 24).

Ces pronoms apparaissent comme complément direct de verbe sous les mêmes formes, mais les pronoms à ton moyen (première et troisième personnes du singulier) au moins réduisent le schème tonal verbal HB à H.

16. Il existe deux paradigmes possessifs, en constructions immédiate et médiata. Les termes désignant les parties du corps prennent, en général, la construction immédiate, mais ils admettent également la construction médiata. Par ailleurs, si leur possesseur est signalé par le contexte, ils peuvent apparaître sans déterminant possessif, par ex. :

wō kpà pālā gālā 'il (se) gratte la peau de la jambe'
il gratter peau jambe

Les autres nominaux attestés n'admettent que la construction médiante.
Les deux paradigmes sont:

- en construction immédiate :

	S	PL
1	-mē	-lénè (inclusif), -lémē (exclusif)
2	-	-lémò
3	-`	-álà

Dans ce paradigme, l'opposition moyen/haut du dernier ton des nominaux est neutralisée devant les possessifs de première et de deuxième personnes. En effet, **-mē** et **-mò** sont nécessairement précédés de tons bas ou haut ; et **-lénè**, **-lémē** et **-lémò**, de tons bas ou moyen. L'opposition ne persiste donc qu'à la troisième personne, cf. **yî** 'son ventre', **gṵṵ** 'son cou'. En même temps, les noms à ton bas final, avec et sans la marque du possessif de la troisième personne du singulier, ne se distinguent pas.

Les fonctionnels et leurs compléments pronominaux sont construits avec ce paradigme. Ainsi:

tá.mē 'à moi, pour moi'
tá.mò 'à toi'
tâ 'à lui', etc.

Il y a des paradigmes irréguliers parmi les noms de parenté, par ex., **àbà** 'mon père' (cf. **bà** 'père'), **āyà** 'ma mère' (cf. **nà** 'mère').

- en construction médiante :

	S	PL
1	-cà	-rínì, -rímī
2	-cô	-rímò
3	-rì	-r(í)álà

Les tons du nom déterminé ne sont pas affectés.

La particule **rí** intervient entre deux noms se trouvant en construction associative médiante : **īzō rí mbàlà** 'excrément d'éléphant'.

17. La forme négative des verbes se construit avec un ton haut sur le pronom sujet singulier (c-à-d., de forme **cv**) et un ton bas sur le verbe **cv** (bas-moyen sur les verbes de forme **cvcv**). La marque du négatif **mā** se place en position finale d'énoncé. Le pronom sujet de la troisième personne du pluriel prend la forme **álā** dans l'énoncé négatif ; les autres pronoms du pluriel n'ont pas été relevés.

18. L'impératif (deuxième personne du singulier) est signalé par sujet Ø, ou par l'emploi de **â** à la place du sujet (est également attesté : **á** + énoncé négatif 'il est impossible que'). Néanmoins, le pronom sujet **mò** 'tu', employé avec le verbe à ton lexical, peut aussi prendre un sens impératif.

19. Il existe une forme verbale à redoublement partiel :

$c_1vc_2v > c_1\acute{v}c_1\grave{v}\bar{v}$
 $cv > c_1\acute{v}c_1\grave{v}\bar{v}$

et une forme à redoublement total :

$cvcv > c\grave{v}c\grave{v}.c\bar{v}c\bar{v}$

Il semble y avoir neutralisation des schèmes tonals lexicaux dans le cas de redoublement partiel (un seul exemple de redoublement total est attesté).

20. Le verbe **dù** 'rester' est employé comme auxiliaire avec le sens 'être en train de'. Il est suivi immédiatement par le verbe principal, avec son schème tonal lexical si l'auxiliaire porte son ton bas lexical, ou avec schème haut si l'auxiliaire porte aussi ce ton.

Lorsque **dù** est employé comme auxiliaire au négatif, le verbe principal prend son schème tonal lexical. Un cas mérite un examen plus détaillé :

á.zò. dè **dùū** è ...**mā** 'ces gens ne mangent pas...'
 pl.personnes.ces rester manger ... négatif

où le relèvement tonal semble affecter l'auxiliaire au lieu du sujet.

21. Il existe un suffixe verbal ´-à avec sens 'futur' (où le radical verbal porte un ton haut). Il semble y avoir une variante (?) -á, qu'on trouve suffixé au radical verbal à ton lexical. Ces suffixes sont incompatibles avec l'emploi de **zí ndē**.

22. Lorsqu'on disposera d'un lexique étendu, on pourra se prononcer sur l'éventuelle fonction dérivative de **v₂** et de **c₂v₂** dans les verbes dont la structure est autre que **c₁v₁** (cf. BOYELDIEU 1975, à propos du yakoma). Les données actuellement disponibles sont bien entendu insuffisantes.

Il y a un suffixe nominalisateur des verbes, ´-ngV, cf. :

tēngā 'fait de manger' < **tē** 'manger'
lēngē 'sommeil' < **lè** 'dormir'
līngī 'profondeur' < **li** (ton ?) 'être profond'

Un deuxième nominalisateur, qui semble donner lieu à des termes moins lexicalisés que le précédent, est ´-tà, par ex. :

nà **zá.tà** **bíā** 'en chantant'
 avec chanter.suffixe chanson

Cf. aussi **lĕà** 'lourdeur' < **lĕ** ; un éventuel rapport entre ce suffixe et la forme verbale en **-a** reste à préciser.

-nì est peut-être un "nominalisateur" figé dans :

vú(.)nì 'blanc, blancheur'

bī(.)nì 'noir, noirceur' (cf. **bī** 'nuit')

Ces termes s'emploient après **nà** 'avec' ou comme déterminant devant un nom, par ex., **vúni kàsā** 'chien blanc'.

23. On trouve une particule **ní** devant la forme lexicale ou à ton haut des verbes. Il peut s'agir de la marque de focalisation, 'c'est ... qui + verbe'.

24. Les éléments de morphologie nominale sont peu nombreux. La marque du pluriel est un préfixe **á-**.

Le suffixe démonstratif est **-édè**. Le **é** initial est le plus souvent remplacé par la dernière voyelle du radical nominal, qui prend un ton haut. Parfois, on observe **-dòò**, peut-être < **-édè ò**, où **ò** serait la même marque qui encadre la proposition relative : **ò ní** + proposition + **ò** (le dernier **ò** peut être omis).

On remarque que les noms de nombre possèdent un préfixe **wà-**. Les nombres de 6 à 9 sont formés par composition avec **dàlè** 'tête' plus les nombres de 1 à 4 (cf. 'six' dans l'appendice).

Dans 'dix' (voir appendice), l'élément **tī** correspond sans doute au terme pour 'main'. Les autres éléments n'ont pas encore été identifiés. Les nombres entre 11 et 19 sont également formés par composition avec **dàlè** et les nombres de 1 à 9.

25. Le syntagme locatif n'est marqué que par sa position, généralement en fin d'énoncé (contrairement, par ex., au zande, qui possède des marques tonales et segmentales). Il peut néanmoins être fermé par une particule de localisation, notamment,

zū 'là-bas' :	yî	dû	zū	'dans le trou'
	intérieur	trou	là	
	í	ngú	zū	'à l'eau, à la rivière'
	particule	eau	là	
ndō 'en haut' :	lá	wì	ndō	'dans l'arbre'
	oeil	arbre	en haut	
tī 'en bas' :	lá	sê	tī	'sur la terre, par terre'
	oeil	terre	en bas	

26. Il existe une particule interrogative **nà**, employée dans certains cas en fin d'énoncé. La règle de son emploi reste à préciser.

Un allongement de la dernière voyelle de l'énoncé, accompagné d'un relèvement tonal, marque d'autres interrogatifs. Des données supplémentaires sont indispensables pour la compréhension du fonctionnement de cette marque.

APPENDICE:
LISTE LEXICALE SUPPLÉMENTAIRE

	français	gbayi	ngbandi
1	arachide	wàngò	
2	autre	mbó	
3	avec	nà	nà
4	bâton	jō	
5	beaucoup	kpásá	
6	calebasse	tè, kàngó	kàngù
7	cent	ngbàngbò	ngbàngbò
8	chanter	zā bíā	yē bíā
9	chercher	bā	cf. bā 'voir'
10	coucher	sī tī	sè tī
11	courir	kpē	kpē
12	court	ndō.ndō	ndùrū
13	couteau	sāpē	zābē
14	dix	ndǎ.tī kpàā	
15	dos, derrière	ngbō	
16	enterrer	hō	hō
17	épouse	yà	`yā
18	étroit	fèkété (cf. 'petit')	
19	frère	ngàmbè	ngàmbì 'cadet(te)'
20	frotter	títà	
21	habit	bàngā	bòngō
22	jeu	hèndē	
23	laver (se)	gbò	gbò
24	lutter, se battre	tírí	tìrì
25	maïs	kírímì	
26	mal (faire)	cià	
27	mari	kō	kó
28	mil	mbìsō	
29	mollet	vútù	
30	montrer	hí	hā 'enseigner'
31	nasse	líā, yílā	líā
32	odeur	fúrí (cf. 'pourri')	
33	ordures (tas)	rìgúwá	
34	parler	ndìrì	
35	pénis	ná	
36	percer, coudre	kó, só	kóró
37	pleuvoir	nī	nī
38	pousser	tóngò	
39	préparer (boule)	míngò	
40	près	tōnōndō	tō
41	presser	pórò	
42	six	wà.kū dàlè wà.jóngó	
43	soeur cadette	kāgú	

44	souffler (vent)	yì	yà
45	tirer	gbè	
46	trouver	gbàrà	
47	vache	bítā	
48	vagin	mú	
49	verser	câ	sâ
50	vieillard	kātàrà, wātàrà	
51	vieux	kpē.kpē	
52	vingt	gbúzò	

BIBLIOGRAPHIE DES TRAVAUX CITÉS À PROPOS DU KPATIRI

- BOYELDIEU, Pascal, 1975, *Etudes yakoma*, Paris, SELAF (Bibliothèque 38).
- BOYELDIEU, Pascal et France CLOAREC-HEISS, 1987, Dialectométrie lexicale dans le domaine oubanguien, in *La méthode dialectométrique appliquée aux langues africaines* (G.Guarisma et W.J.G. Möhlig, édés.), Berlin, Dietrich Reimer, 331-393.
- JULIEN, Cne, 1897, Du Haut-Oubangui vers le Chari par le bassin de la rivière Kota [sic] (1er mai - 5 oct. 1894), *Bulletin de la Société de Géographie*, Paris, 18/2:129-178, 18/4:496-518.
- LEKENS, Benjamin, 1952, *Dictionnaire ngbandi*, Tervuren, Annales du Musée Royal du Congo Belge (Sciences de l'Homme, Linguistique 1).
- POUTRIN, Lucien, 1914, *Esquisse des principales populations de l'Afrique Equatoriale Française*, Paris, Masson.
- SANTANDREA, Stefano, 1969, *Note grammaticale e lessicali sul gruppo Feroe e sul Mundu (Sudàn)*, Naples, Istituto Universitario Orientale.
- TÉGUÉDÉRE, Désiré Faustin, 1982, *Phonologie du nzakala* (thèse de 3ème cycle, Université de Paris V).
- TUCKER, A. N., 1959, *Le groupe linguistique zandé*, Tervuren, Annales du Musée Royal du Congo Belge (Sciences de l'Homme, Linguistique 22).
- TUCKER, A. N. et M. A. BRYAN, 1956, *The Non-Bantu Languages of North-Eastern Africa*, Londres, OUP pour IAI.
- VAN BULCK, Gaston et Peter HACKETT, 1956, Report of the Eastern Team. (Oubangui to Great Lakes), *Linguistic Survey of the Northern Bantu Borderland* 1, Londres, OUP pour IAI, 63-122.